

La folle quête de l'homme-mer À propos de la nouvelle d'Élise Turcotte *La mer à boire*

André Brochu

Number 100, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14408ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brochu, A. (2004). La folle quête de l'homme-mer : à propos de la nouvelle d'Élise Turcotte *La mer à boire*. *Moebius*, (100), 7–9.

ANDRÉ BROCHU

La folle quête de l'homme-mer

à propos de la nouvelle d'Élise Turcotte *La mer à boire*

La première œuvre d'un véritable écrivain peut présenter les limites qu'on voudra, il ne s'agira jamais que de délectables défauts, révélateurs des qualités qui se déploieront dans les écrits à venir. La lecture rétrospective viendra déceler dans ses insuffisances ou, parfois, dans quelque incongruité – foucade de l'inspiration mal assurée d'elle-même, mais avide d'éclat – les promesses de la réussite ultérieure. Ainsi en va-t-il pour *La mer à boire*, courte nouvelle qui, à sa façon, s'emploie à dire ce qui fait le prix de la vie et de l'aventure humaine, de l'amour. Ce vaste sujet, l'auteure mettra tout son talent à en explorer les aspects les moins connus et les plus suggestifs dans les beaux livres de la maturité.

Elle est folle, son nom le dit: Foliane (qui dit aussi *liane*, mais surtout *folle à lier*); et il ne l'est pas moins, cet Alluci qui fait d'elle, amoureuse, une «Alluci-née» (le mot, ainsi complété, appartient au prière d'insérer qui est sans doute de la main de l'éditeur) – elle est *née* de lui comme Ève est née d'Adam.

Voyez que les noms sont parfaitement redondants à l'égard des êtres qu'ils désignent, qu'ils *sont*. Et lui est mort, peut-être, mais elle ne le croit pas, et telle est sa quête: elle le cherche partout. Il n'est pas mort puisqu'elle le veut ainsi et qu'il n'est que son nom – encore est-ce un nom incomplet, il lui manque la désinence (*née*) qui l'inscrit, elle, au cœur de son identité à lui.

Malgré le climat fantaisiste propre au conte, des notations très concrètes justifient en partie l'appellation de «nouvelle»: l'entourage réaliste (le concierge Contrecœur,

la «petite grande sœur» idiote...), dont l'insolite fonde l'effet de vérité.

Beaucoup de romans essentiels sont des quêtes, et tel est le cas du *Bruit des choses vivantes* (1991) et de *La maison étrangère* (2002). Leurs personnages principaux sont des femmes qui sont certainement des solitaires comme Foliane, à cause d'une idée fixe, d'une obsession de fidélité à elles-mêmes qui à la fois exige et rend impossible une éternelle vie à deux. L'homme devra, après s'être imposé, passer son chemin et se constituer souvenir, en attendant que la flamme renaisse. C'est que la vie est faite de segments, de bribes refermées sur leur incomplétude – comme Alluci, justement, qui ne trouvera sa désinence que dans une improbable rencontre aux confins de la mort.

La vie, nous apprendra l'admirable *Bruit des choses vivantes*, est une suite de moments vite réifiés en souvenirs, de «choses» qui sont des objets, des gestes, des rêves; ou les tristesses et les émerveillements d'une mère dont l'adoration pour son enfant, Maria, faufile l'existence; de brefs échanges quotidiens avec des amies ou de simples connaissances, l'attente de l'homme à venir et le souvenir de l'homme passé; ou encore, des histoires, réelles ou fictives, des échos parvenus du monde, le plus souvent horribles; des événements autour de soi qui sont souvent horribles aussi et qui suscitent la compassion. Voilà ce qui compose le grain de la narration dans les nouvelles et les romans récents, et l'on peut y voir l'amplification du chant premier que faisait entendre *La mer à boire*. On délaisse, certes, le ton du conte poétique et fantastique, où Foliane évoque quelque fée Viviane, pour la scène à première vue beaucoup plus modeste de la réalité. Mais chaque parcelle du quotidien contient l'essentiel, le noyau de l'être, et inversement, car il y a parfaite réciprocité entre la chose et sa racine signifiante: «Qu'y a-t-il à l'intérieur du noyau de chaque être? Cela peut être, toujours, une toute petite chose. Des souliers dérobés ou un enfant qui trotte derrière une image. Un geste, un seul geste qui n'a jamais été fait. Une chambre d'hôtel avec des draps blancs. Une phrase. Un jet de lumière. Un sifflement.» (*Le bruit des choses vivantes*, Babel, p. 151)

L'énumération montre le statut extraordinairement diversifié des *choses* qui ordonnent le cours de la vie. Les mots, les objets, les gestes sont autant de miroirs de l'intériorité, et l'on n'est pas très loin de ce formalisme qui, dans les années 1970 et 1980, a renouvelé le paysage poétique en confondant délibérément les ordres du signe et du référent. Les choses, dès lors, ont la vivacité des mots, leur consistance idéale, elles se déplacent par glissements sur l'échiquier du présent, composent des figures qui, toutes, réfléchissent le mystère du moi, l'inconscient personnel, l'écrivent en lettres presque immatérielles. Il y a beaucoup de place, dans ce mystère, pour la tristesse et la solitude, malgré l'exigence d'aimer. Vie et mort ensemble, mêlées. Lisons encore le prière d'insérer de *La mer à boire*. «Puissiez-vous sentir la simplicité et la profondeur même du drame, archaïque, ancien, moderne; c'est celui de tous et de toutes, noyés que nous sommes au fond d'un océan que nous ne voyons pas. Où les mystères de l'amour et de la mort se trament.» Même si le texte n'est pas de sa main, l'auteur y a certainement souscrit.

Élise Turcotte, on le voit, a choisi d'assumer la modernité d'une façon qui lui permet de renouer avec le drame éternel de l'être humain, ce qui apparaît encore mieux dans ses écrits récents puisqu'elle s'installe au cœur du quotidien et en travaille les reliefs jusqu'à la révélation du socle sous-jacent, tout de nuit et d'aurore. Parfois de nuit surtout, comme dans les poèmes de *Sombre ménagerie* (2002) qui sont les vertigineuses (et très sobres) évocations d'une existence livrée au travail de la mort. Mais déjà, dans *La mer à boire*, le mouvement est lancé, le rêve est projeté sur le monde, la folie prend la forme de ce pays d'Alluci qui se dérobe, qui entraîne Foliane dans la mer originaire, «ventre-berceau» où l'on se noie. La fabulation peut sembler à la fois grosse et ténue, l'amant manque de chair et le désir, de consistance, mais l'œuvre future s'esquisse en pointillé, avec cette difficulté d'aimer l'autre en chair et en os, et de le préférer à cette totalité vorace des liens que les choses tissent entre elles, ventre-berceau qui ne laisse guère de répit au désir.